

dimanche 22 septembre 2024

## Prédication - Être *Un* (Mc 9,30-37 / Ja 3,16-4,3)

---

S'il y a un travers dont je puis affirmer que nous l'avons en partage, c'est certainement notre envie, notre propension à la jalousie, quelle que soit sa forme. Notre humanité a soif de progrès, pour tous mais plus encore pour soi, aussi nous ne supportons pas l'inégalité. La modernité en a fait l'ennemi à combattre, affichant sur des frontons républicains le nom de cette chimère que nous pourchassons : l'égalité. Mais au fond, l'égalité, nous y aspirons faute de mieux car il y a bien fort à parier que si nous étions mieux lotis que les autres, nous la rechercherions avec moins d'ardeur. Nous ne l'aimons pas tant que ça, l'égalité. Dans son *Zarathoustra*, Nietzsche écrit : « volonté d'égalité, tel devra, désormais, être le nom de la vertu, et nous voulons élever nos criaileries contre tout ce qui a le pouvoir ! Vous, prédicateurs de l'égalité, la folie tyrannique de l'impuissance réclame à cor et à cri chez vous l'égalité : vos plus secrètes convoitises de tyrannie s'emmitouflent donc de paroles de vertu ». Ne nous y trompons pas cependant : Nietzsche n'exècre pas tant l'idée d'égalité que l'une de ses conséquences les plus difficilement évitables, c'est-à-dire l'avènement de la similitude, l'homogénéisation de l'humanité. Toujours est-il que ce nivellement du monde nous plaît à première vue car, si nous nous languissons d'égalité, c'est bien parce que nous sommes amers de ne pas disposer pour nous-mêmes de la puissance de ceux que nous regardons d'en-bas. Mais, contrairement à ce que beaucoup aimeraient entendre, l'Évangile n'aime pas beaucoup l'égalité non plus.

Une fois encore, dans ce passage de l'Évangile de Marc, les disciples du Christ tendent un miroir peu flatteur, à notre propre humanité. Non seulement ils ne comprennent pas les paroles de leur Maître mais leur incrédulité ne leur pèse pas. « Ne nous attardons pas sur cette étrange histoire de résurrection », doivent-ils se dire, « sans doute un coup de folie, l'expression d'une peur, du désespoir ». Alors quoi de plus naturel, pour oublier les limites de son intellect, que de chercher à flatter son ego ? Ainsi, quand bien même le Christ vient de leur annoncer sa mise à mort et sa résurrection, voilà les disciples cheminant tout en se livrant à un concours :

« je suis le meilleur ! » - « Non, c'est moi ! » - « Assurément, c'est moi ! ». Sur quoi se fondent ces assertions ? Nous n'en saurons rien et peu importe. Car une question étonnante se pose ici : qu'annonce vraiment le Christ ? Étonnante car, au premier abord, la réponse est bien simple : sa mort et son triomphe sur celle-ci. Nous le comprenons bien car cette parole du Christ est limpide, bien plus que dans nombre de ses paraboles. Évidemment, on peut entendre que les disciples puissent être déconcertés devant l'annonce d'une résurrection. Effrayés à l'idée de voir leur ami Jésus mis à mort. Mais non, bien que le message soit éclatant de simplicité, ils ne le comprennent pas, passent à autre chose. Alors : qu'annonce donc le Christ ? Et surtout, *pourquoi* les disciples ne l'entendent-ils pas ? Et si tout cela n'était qu'une question d'humilité ? Ce que le Christ déclare dans ses paroles, c'est aussi, et surtout, l'humilité du Fils de l'Homme (et non pas de l'homme Jésus lui-même) qui, comme l'écrit Paul, « *n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même, en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la Croix* » (Ph 2,6-8).

On comprend alors qu'aucun de ses disciples, dévorés par leur ambition d'être *premier*, n'ait pu comprendre l'annonce du sacrifice du Christ, ce sacrifice étant celui d'un Dieu qui, par amour, s'est humilié plus bas que n'importe quel homme. On comprend qu'ils n'aient pas pu entendre, ces disciples, bien conscients de leur orgueil puisque, lorsque Jésus leur demande le sujet de leur querelles, ils gardent le silence. C'est ainsi honteux qu'ils parviennent à Capernaüm, un lieu que nous connaissons bien, récurrent dans les Évangiles, le « village de la réconciliation ». Or, s'il faut réconcilier, c'est qu'il y a eu une division. Et cette division, Jacques, dans son épître, nous exhorte à la surmonter. En effet, l'apôtre y oppose l'esprit de dispute, celui-là même qui agite les disciples, à la sagesse d'en-haut, divine, pure et entière. En d'autres termes, c'est la contradiction fondamentale entre le diable (gr. *diabolos*, « ce qui divise ») et ce qui est plein, irréductible, ce qui est Un, ce qui est Dieu. Par définition, dans ce qui est Un, il ne peut exister de duplicité, d'hypocrisie. Et il n'y a que dans ce qui est complet que peuvent germer les bons fruit, que peut surgir la paix. Or, Jacques fait le portrait d'un homme dont les divisions internes provoquent le désordre du monde. C'est parce que l'homme est divisé en lui-même par des passions terrestres qui se

disputent son empire que le monde se déchire. Un homme d'autant plus divisé qu'il se heurte à l'absurdité des querelles, des luttes, des meurtres qu'il provoque puisque rien ne semble lui donner la possession de ce qu'il convoite et il ne semble d'ailleurs pas même savoir ce que c'est. Chez Jacques, ni les possessions du monde ni celles du Ciel ne peuvent être obtenues par les passions humaines. Si l'homme n'a rien, c'est parce qu'il ne demande pas bien. Ou plutôt parce qu'il ne demande pas le Bien, c'est-à-dire le dépassement du monde, de ses possessions, des passions. « *N'aimez point le monde, écrit Jean, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui ; car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, ne vient point du Père, mais vient du monde. Et le monde passe, et sa convoitise aussi ; mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement* » (1Jn 2,15-17). L'apôtre appelle lui aussi à faire preuve d'humilité car par elle seulement peut advenir en nous la volonté pure et entière de Dieu. Devenir *Un*, ce n'est pas opérer un repli égoïste mais au contraire, comme Dieu s'est incarné, un repli nécessaire vers un état premier, originel, un état de pureté, d'innocence. Un repli vers une enfance de l'homme, débarrassé de toutes ses passions, pour devenir un terreau pour la justice et l'amour, pour l'action du Saint-Esprit. Car oui, pour revenir à cet état *premier*, à cet être *entier*, il faut nécessairement se revêtir d'humilité car, comme l'écrit Pierre, « *Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps convenable ; et déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car lui-même prend soin de vous* » (1Pi 5,5-7).

Là où Marc explicite ce que signifie *vraiment* être *premier*, l'apôtre Jacques, lui, fait l'apologie de l'*Un*, d'une individualité qui, pour être entière comme Dieu est entier, s'abaisse, comme Dieu s'est abaissé. Pour cette raison mais aussi parce que le Christ, en tant qu'Incarnation, ne s'exprime pas dans les termes du monde, tout se trouve renversé : être le *premier*, ce n'est pas dominer selon les passions mais se faire serviteur de tous, être *dernier* selon les hommes mais être ramené à son entièreté, à sa petitesse primordiale au point de ne plus même exister pour soi-même mais pleinement en et selon Dieu. En fin de compte, ce qui sous-tend nos deux textes, c'est une histoire de principes originels : le dépouillement pour revenir aux origines, pour être *Un*, pour faire *Un*. Je parlais d'une « enfance de

l'homme », c'est bien vers cette humilité-là que nous pousse le Christ du texte de Marc, un bambin dans les bras : cet enfant n'est pas qu'un petit, un *dernier* dans le monde parce que fragile ; il est avant tout dans un état premier, pur, de l'Homme. Un état que l'apôtre Jacques nous enjoint à retrouver.

J'en reviens, pour conclure, à notre histoire d'égalité. Paul écrit, dans son Épître aux Galates : « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ* » (Ga 3,28). Constatez comme lui aussi nous parle d'être Un, mais cette fois-ci dans le sens d'une union de tous les chrétiens, par notre foi en Jésus-Christ. Une foi qui abolirait toutes nos différences. En vérité, oui, si nous faisons tous *parfaitement* la volonté de Dieu comme nous y enjoint Jacques, alors nous ne serions plus que des unités, des éclats de Création tous semblables en ce qu'ils seraient tous pleinement en Dieu et Dieu pleinement en eux. Et pourtant la réalité est là : comme les disciples, nous ne sommes encore que des hommes et je ne crois pas qu'il y en ait parmi nous qui puissent dire « je vis selon et pleinement en Dieu et Dieu vit pleinement en moi ». Il n'empêche que même si nous étions ces fameuses petites unités divines, nous ne serions pas égaux pour autant car il nous serait alors impossible de passer outre un principe fondamental : l'Amour qui meut l'action de Dieu, par lequel il s'est lui-même fait, en Jésus-Christ, « *le dernier de tous et le serviteur de tous* » comme nous deviendrions nous-mêmes derniers de tous et serviteurs de tous. La seule égalité qu'embrassent les Évangiles, c'est celle de l'Amour de Dieu pour tous et qui exige de nous que nous vivions, tous également, animés par cet Amour. Or, rien ne saurait mieux exprimer cet Amour qu'en se faisant toujours plus petit que son prochain, qu'en voyant en lui une entièreseté en laquelle Dieu réside, à laquelle nous devons tout.

*Amen.*